

Contre-jour
Cahiers littéraires

**contre
JOUR**
CAHIERS LITTÉRAIRES

Études anciennes La joie

Simon Auclair

Number 7, Fall 2005

Yasuhi Inoué

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2336ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Auclair, S. (2005). Études anciennes : la joie. *Contre-jour*, (7), 91–93.

Tous droits réservés © Cahiers littéraires Contre-jour, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Études anciennes

(La joie)

Simon Auclair

Yésé pénétra dans l'enceinte au matin. Du haut des parapets le regardaient des vigiles armés de pilums, casqués de heaumes hellénisés en ces extensions ultimes de l'empire, aux cimiers et aux nasaux tordus par la bataille, par quelque rixe avinée dans la nuit ; revêtus, encore, d'armures rappelant le loricaire, de jambarts amatis par l'insistance du soleil et le frottement des poussières. Ils ne furent pas long, cependant, à relever leurs regards vers le lointain, comme attirés par quelque événement distrayant.

Yésé, en effet, nota rapidement un fait étrange : les soldats ne contemplaient pas le désert, à la recherche d'ennemis, mais bien plutôt l'intérieur de la ville, son centre même, ou peut-être plus loin encore, au-delà — oui, ils observaient bien l'extérieur de la ville, mais seulement ils tournaient le dos à l'horizon qui leur était assigné, et admiraient la vastitude opposée.

Yésé ne put étudier longtemps les sentinelles ; leurs scutums reluisant sous l'astre éblouissaient les habitants, les arrivants, en contrebas. Il fut néanmoins heureux de sa découverte qui, croyait-il, confirmait son espoir. Il pensa : « Mon pas m'a porté ici avec justesse, ni trop tôt, ni trop tard », et sourit.

Il s'enfonça dans la cité, dans l'écheveau de ses venelles, de sa palpable excitation, de sa fièvre presque obsidionale. Marchant, il se remémora encore la raison de sa venue :

— Va, ordonnait le père, va voir de tes yeux et reviens nous dire si la rumeur est fondée.

Il était donc parti, la veille, du hameau, et avait marché toute la nuit vers la ville. Mais trouverait-il ici la réponse qu'il cherchait ? Davantage, si ainsi elle se révélait à lui, qu'en ferait-il, comment lui faudrait-il l'interpréter ? Il s'arrêta un instant à l'ombre, sous un apprentis, et rêva.

*

Maintenant, Yésé respirait avec difficulté. Son empressement augmentait, car il espérait connaître cette vérité qui s'offrait à lui, toute proche.

Il arriva au marché. Celui-ci était peu achalandé. Des marchands y maudissaient leur sort, mais changeaient aussitôt d'expression, prenant un air plus cordial, au passage du jeune homme. Yésé persista sur sa route, sans s'arrêter au devant des étals où paressaient des abattis odorants. Sortant de la placette, il entendit encore derrière lui le conciliabule d'un groupe de commerçants : leurs physionomies s'étaient sans doute renfrognées, voyant qu'un client encore leur échappait. Yésé fut poursuivi longtemps par les exhalaisons chaudes des viandes diverses.

Pourquoi venir ? pensa-t-il derechef dans la fraîcheur d'une ruelle. Ses pas valaient-ils son espoir ? Sa mission et son acte seraient-ils récompensés ? Sans doute, son père le remercierait du service rendu ; mais sa crainte la plus lourde était que son rapport, aux conséquences mirobolantes, n'écrase sous son poids la valeur de son accomplissement.

Cependant Yésé continuait d'avancer, mû peut-être par le devoir. Enfin, il vit les citadins, clairsemés jusque là, se présenter en groupes plus compacts, allant et venant. Certains essaims paraissaient revenir du désert, vociférant ou discutant avec véhémence ; d'autres pelotons gardaient le

silence. Et chaque amas qui ainsi revenait semblait permettre le départ d'un autre groupe, lançant ce dernier par quelque contact invisible et singulier, par quelque permission tacite — oui, inexplicablement, les comités attendaient leur tour. Yésé, en étranger, ne se joignit pas à l'attroupement qui lui parut être le prochain dans l'attente — il monta seul.

Il passa la porte de la ville, de cette ville fantôme qu'il avait traversée. Le sentier qu'il devait suivre s'avérait être un mince raidillon, et qui menait au sommet d'un tertre aride. Il emprunta cette voie et y chemina un instant, contemplant ses propres pieds et leur avancée machinale. Une pente très inclinée, en effet, obstruait le paysage. Ici, l'on ne pouvait voir la route devant soi.

Au bout d'un moment, Yésé déboucha sur un espace plat ; des êtres informes en parsemaient le sol, pliés ou recroquevillés, trémulant. On entendit une femme vomir et s'étouffer. Des hastaires venaient aiguillonner de leurs javelots ces pierres mouvantes, et les sommaient de déguerpir. De loin en loin, ces tas de chairs se dispersaient pour laisser place à une foule qui, debout, faisait cercle autour d'un plus petit mamelon. Yésé leva les yeux.

Il était là, lui, installé sur sa croix, et qui criait vers le ciel.

— Pas de doute, se dit Yésé, c'est un homme.

Et il pleura.